

RACINE, Bérénice

BÉRÉNICE, se levant.

Arrêtez. Arrêtez. Princes trop généreux,
En quelle extrémité me jetez-vous tous deux !
Soit que je vous regarde, ou que je l'envisage,
Partout du désespoir je rencontre l'image.
Je ne vois que des pleurs. Et je n'entends parler
Que de trouble, d'horreurs, de sang prêt à couler.
(À Titus.)

Mon coeur vous est connu, Seigneur, et je puis dire
Qu'on ne l'a jamais vu soupirer pour l'empire.
La grandeur des Romains, la pourpre des Césars
N'a point, vous le savez, attiré mes regards.
J'aimais, Seigneur, j'aimais, je voulais être aimée.
Ce jour, je l'avouerai, je me suis alarmée.
J'ai cru que votre amour allait finir son cours.
Je connais mon erreur, et vous m'aimez toujours.
Votre coeur s'est troublé, j'ai vu couler vos larmes.
Bérénice, Seigneur, ne vaut point tant d'alarmes,
Ni que par votre amour l'univers malheureux,
Dans le temps que Titus attire tous ses voeux,
Et que de vos vertus il goûte les prémices,
Se voie en un moment enlever ses délices.
Je crois depuis cinq ans jusqu'à ce dernier jour
Vous avoir assuré d'un véritable amour.
Ce n'est pas tout, je veux en ce moment funeste
Par un dernier effort couronner tout le reste.
Je vivrai, je suivrai vos ordres absolus.
Adieu, Seigneur, régnez, je ne vous verrai plus.
(À Antiochus.)

Prince, après cet adieu, vous jugez bien vous-même
Que je ne consens pas de quitter ce que j'aime,
Pour aller loin de Rome écouter d'autres voeux.
Vivez, et faites-vous un effort généreux.
Sur Titus, et sur moi, réglez votre conduite.
Je l'aime, je le fuis. Titus m'aime, il me quitte.
Portez loin de mes yeux vos soupirs, et vos fers.
Adieu, servons tous trois d'exemple à l'univers
De l'amour la plus tendre, et la plus malheureuse,
Dont il puisse garder l'histoire douloureuse.
Tout est prêt. On m'attend. Ne suivez point mes pas.
(À Titus.)

Pour la dernière fois, adieu, Seigneur.

RACINE, La Thébaine

ÉTÉOCLE :

Je ne sais si mon cœur s'apaisera jamais,
Ce n'est pas son orgueil, c'est lui seul que je hais.
Nous avons l'un et l'autre une haine obstinée,
Elle n'est pas, Créon, l'ouvrage d'une année,
Elle est née avec nous, et sa noire fureur,
Aussitôt que la vie entra dans notre cœur.
Nous étions ennemis dès la plus tendre enfance,
Et déjà nous l'étions avecque violence,
Nous le sommes au trône aussi bien qu'au berceau,
Et le serons peut-être encore dans le tombeau.
On dirait que le Ciel par un arrêt funeste,
Voulut de nos parents venger ainsi l'inceste,
Et que notre sang il voulut mettre au jour
Tout ce qu'a de plus noir et la haine et l'amour,
Et maintenant, Créon, que j'attends sa venue,
Ne crois pas que pour lui ma haine diminue,
Plus il approche, et plus il allume ses feux,
Et sans doute il faudra qu'elle éclate à ses yeux.
J'aurais même regret qu'il me quittât l'Empire,
Il faut, il faut qu'il fuie, et non qu'il se retire,
Je ne veux point, Créon, le haïr à moitié,
Et je crains son courroux moins que son amitié.
Je veux pour donner cours à mon ardente haine,
Que sa fureur au moins autorise la mienne,
Et puisqu'enfin mon cœur ne saurait se trahir,
Je veux qu'il me déteste afin de le haïr.
Tu verras que sa rage est encore la même,
Et que toujours son cœur aspire au Diadème,
Qu'il m'abhorre toujours, et veut toujours régner,
Et qu'on peut bien le vaincre et non pas le gagner.

Stabat mater furiosa de Jean-Pierre SIMEON

ma prière voilà comment commence ma prière
j'ai me que le matin blanc pèse à la vitre et l'on tue ici
j'aime qu'un enfant courant dans l'herbe haute vienne à cogner à mes paumes et
l'on tue ici
j'aime qu'un homme se plaise à mes seins et que sa poitrine soit un bateau qui
porte dans la nuit et
l'on tue ici
j'aime qu'on bavarde à la porte du boulanger quand il n'y a d'autre souci que le
bleu du ciel étendu
sous la théorie des nuages et l'on tue ici
j'aime qu'à quelques-uns on s'ennuie paisiblement à observer le vent dormir sur les
toits de la ville et
l'on tue ici
j'aime qu'on bâtisse une fleur pour la fleur dans le loisir insipide du jardin et l'on tue
ici
j'aime que la pierre roule dans la rivière et que cela fasse un bruit de clarinette et
l'on tue ici
j'aime que les heures ne soient que le temps qui passe pour faire les heures et l'on
tue encore ici
encore et voilà comment continue ma prière
êtes-vous là encore êtes-vous là mangeurs d'ombre
je crache
je crache sur l'homme de
l'homme de guerre
je crache sur le guerrier de la prochaine
de la prochaine guerre
qui joue aujourd'hui avec son ours en peluche les ailes des mouches et
la poudre rouge et bleue des papillons
je crache sur l'esprit de guerre qui pense et prévoit la douleur
je crache sur celui qui pétrit la pâte de la guerre
et embrasse son sommeil quand on cuit la mort au four de la guerre
je crache sur son ruisseau de sang qui tombe des doigts du vainqueur
comme un mouchoir par mégarde tombe au caniveau
je crache sur celui qui fait d'un corps de femme une chair ouverte
une chair bleue qui était blanche
couverte de guêpes qui était faite pour le baiser
déchirée qui était comme une soie pour le soleil
je crache sur la haine et la nécessité de cracher sur la haine
homme de guerre je te regarde
regarde-moi
je te dis regarde-moi
tu ne sauras pas qui je suis ni d'où je viens
je n'en ai plus la mémoire
plus de place pour la mémoire
mon esprit est tout entier occupé à forger les semences de ma colère

Electre, Tiago Rodrigues

EGISTHE :

Agamemnon ? Agamemnon ? Tu dors ? Agamemnon ? Tu m'entends ? Qui a apporté ces fleurs ? N'as-tu que des fleurs pour te tenir compagnie ? Ta fleur Oreste, ton fils, où est-elle ? Pourquoi ne te venge-t-il pas ? A-t-il peur pour ses pétales ? Est-il encore vivant, ton fils ? Où sont ceux qui devaient veiller ta sépulture ? Pourquoi personne ne vient m'empêcher de pisser sur tes fleurs et ton cadavre ? Tu n'es pas si puissant, n'est-ce pas ? Te souviens-tu de moi, Agamemnon ? Te souviens-tu de ce que ta famille a fait à la mienne ? Te souviens-tu du mépris que tu as toujours eu pour moi ? Et, maintenant, Agamemnon, comment te sens-tu ? Que penses-tu du méprisable Égisthe, maintenant que tu es mort et qu'il est vivant ? Que le seul liquide à couler dans tes veines est mon urine qui détrempe tes os ? Te souviens-tu de ta femme ? Te souviens-tu comme elle est belle ? Imagines-tu comme elle est belle ? La vois-tu encore se maquiller, s'habiller et se déshabiller pour moi ? Sais-tu à quel point nous sommes heureux ensemble ? Sais-tu combien je suis heureux ? Alors, si tu le sais, pourquoi m'envoyer ton fantôme me réveiller la nuit ? Pourquoi lui fais-tu murmurer à mon oreille : « Tu es rien, tu es pire que rien, tu es Égisthe, un être méprisable et faible » ? As-tu oublié que c'est moi qui ai gagné ? As-tu oublié que tu es mort entre nos mains et que tu méritais ta mort ? Pourquoi ne pas rester mort, au milieu de tes fleurs ? Pourquoi me poursuivre ? Pourquoi me poursuivre à travers tous ces murmures qui me précèdent quand je marche dans les rues bondées de ces lâches qui, un jour, furent les destructeurs de Troie ? Pourquoi me poursuivre jusque dans le regard de ta fille, Électre ? Pourquoi ne me laisses-tu pas gagner, Agamemnon ? Puisque tu sais que j'ai gagné, pourquoi ne me laisses-tu pas savourer ma victoire ? Que dis-tu ? Plus fort ? Les morts ne savent-ils que murmurer ? Oreste ? C'est ce que tu dis ? Oreste ? Où est-il ? Le vois-tu ? Pourquoi te voiler la face ? À quoi ça sert d'appeler Oreste ? Crois-tu qu'il t'entende ? Qu'un autre que moi t'entende ? Qu'un autre que moi pense encore à toi ? Qu'est-ce que ça te fait de savoir que je suis le seul à Argos qui pense encore à toi ?

AGAMEMNON, Tiago Rodrigues

Cassandra.- J'étais encore enfant. Je suis allé jouer avec mon frère près du temple. Nous avons joué toute la journée. Ensuite, nous nous sommes endormis à l'arrière du temple. Ils nous ont cherché dans toute la ville. C'est notre Gouvernante qui nous a trouvés. Quand elle nous a vu, il y avait un serpent à nos côtés. Notre gouvernante a vu le serpent lécher mon oreille de sa langue rapeuse, elle a pris un bâton, et avec une grande prudence, elle a éloigné le serpent. Quand le serpent a été suffisamment loin, notre servante a commencé à le battre avec son bâton. Le bruit m'a réveillée. J'ai vu notre gouvernante. J'ai vu le serpent. J'ai vu notre gouvernante lever le bâton. Je lui ai dit : « attention, le serpent va te mordre la jambe. » Elle s'est retournée et m'a dit « Quoi ? » Et j'allai répondre « le serpent va te mordre la jambe », mais je n'ai pu dire que « le serpent va » et, déjà, le serpent l'avait mordu. La gouvernante est tombée et, en un rien de temps, elle est morte. Ça a commencé comme ça. On raconte que quand le serpent m'a léché l'oreille j'ai eu un don. Je peux entendre les dieux sussurer l'avenir. Mais on raconte que ce don est aussi une malédiction. Personne ne croit ce que je dis. Je sais toujours ce qui va arriver, mais personne n'y croit. Je ne peux pas savoir ce qui va arriver dans un an ou dans un mois. Mais ce qui arrive tout de suite. Seulement, personne ne me croit. [...] Vous ne me croyez pas non plus, n'est-ce pas ? Vous pensez que c'est une histoire. Une légende. Mais non. Je sais toujours ce qui va arriver.

Récits de femmes VI – Franca Rame – Dario Fo

Ça a commencé ce matin par une engueulade avec mon mari à cause de la façon dont nous avons fait l'amour la veille au soir. « Nous avons fait », façon de parler... il avait fait l'amour, lui. J'ai compté jusqu'à vingt et un... je compte toujours, dans ces cas-là... et il avait fini. Vingt et une secondes... Il me traite vraiment comme un jeu vidéo, vous savez, ces jeux électroniques pour les petits garçons. Je suis le joli petit poisson jaune qu'il faut poursuivre dans le labyrinthe bleu... plic, ploc, plohhoc... tu dois réussir à le manger avec le gnam-gnam orange. Vas-y, tu y es... gnaaam! pli pli plo pluop ! Après, j'ai dû aller me laver dans la salle de bains..., glou, glou, glou ! Je reviens dans la chambre, et je le trouve endormi à plat ventre, bien étalé. J'arrache les couvertures... j'attrape une de ses chaussures tout cuir... paf! une claque terrible sur les fesses. Hurlement du monstre rampant. Chœur de protestations chez les voisins... Sirènes de police dans le lointain.

Silence, tout le monde ! Ça suffit, on n'en parle plus. A six heures trente-huit, quand le bip bip de sa montre à quartz l'a réveillé, j'étais là, l'oeil hagard, à le guetter... et j'ai déversé tout ce que j'avais élaboré sur l'ordinateur de ma rage. « Je t'interdis de me toucher. Avec toi, c'est fini. Je n'accepte plus d'être ta poubelle. Effacé, le mot humiliation. Tu vas me le payer ! J'ouvrirai un bordel en face du magasin où tu tiens la caisse. Je ferai le trottoir devant la vitrine, avec un écriteau sur la tête : « Une occase, lavée et parfumée, la femme de l'expert-comptable Mambretti, rabais monstres pour collectivités locales...2 Fermeture hebdomadaire samedi et dimanche. ».

Tout ça en m'habillant. Furibonde comme j'étais, je ne me suis pas aperçue que j'avais mis une robe en lamé bleu et argent avec des dentelles datant du Carnaval d'il y a sept ans, et que j'étais en train de me maquiller pour aller au bal, et pas au bureau. Entre deux injures, je flanquais dans un grand sac de voyage tout ce que je trouvais à moi dans les tiroirs.

Ce n'était pas la première fois que je faisais ma valise, comme on dit. A chaque fois, arrivée au bas de l'ascenseur, ou tout au plus à l'entrée de l'immeuble, je remontais. Cette fois-ci, non ! Le compte à rebours était irréversible. J'étais comme une fusée... redoutable... dressée sur la rampe de lancement. Déchaînée. Rien que lamé et dentelles. Avec des jets de vapeur fusant sous ma jupe.

On est paré pour le lancement dans le cosmos? « Ne me sors pas les enfants... ni ta mère, surtout ! Tous les moteurs sont allumés... Contact !»

Voix du mari : « C'est ça, va-t'en pour de bon. » Voix de la femme - la mienne : « Moins 13, 12... »

« Et qu'on ne te revoie plus ! »

« Moins 11, 10 - plus souvent qu'on me reverra! Tu crois m'avoir attrapée à la pêche sous-marine, avec une bouteille d'oxygène et un harpon ? Moins 9, 8! Des hommes qui me respectent et qui m'aiment... au lieu de m'utiliser comme un objet... j'en trouverai autant que je veux... 7, 6! Inutile de sourire comme un imbécile heureux ! J'en trouverai... et même j'en ai trouvé ! ... Oui, je t'ai trompé ! Moins 6, 5!

Tu ne ris plus ? Troompéééé ! Mais avec un peu plus de style que toi, mon cher champion de l'amour en vingt et une secondes ! Moins 2, moins 1! Vrrrouumm! Partie ! Je suis déjà à mille mètres d'altitude!

(Chante à tue-tête.)

La nuit juste avant les forêts – Bernard-Marie Koltès

Tu tournais le coin de la rue lorsque je t'ai vu, il pleut, cela ne met pas à son avantage quand il pleut sur les cheveux et les fringues, mais quand même j'ai osé, et maintenant qu'on est là, que je ne veux pas me regarder. Il faudrait que je me sèche — les cheveux tout au moins pour ne pas être malade.

je resterai comme cela, jusqu'à être dans une chambre : dès qu'on sera installé quelque part, je m'enlèverai tout, c'est pour cela que je cherche une chambre, car chez moi impossible, je ne peux pas y rentrer — pas pour toute la nuit cependant —, c'est pour cela que toi, lorsque tu tournais, là-bas, le coin de la rue, que je t'ai vu, j'ai couru, je pensais : rien de plus facile à trouver qu'une chambre pour une nuit, une partie de la nuit, si on le veut vraiment, si l'on ose demander, malgré les fringues et les cheveux mouillés, malgré la pluie qui ôte les moyens.[...]

je ne suis pas complètement d'ici, sûr que cela se voit, ces cons de Français sans imagination ne s'y sont pas trompés, et, malgré tout cela, j'ai couru derrière toi dès que je t'ai vu tourner le coin de la rue, malgré tous les cons qu'il y a dans la rue, dans les cafés, dans les sous-sols de café, ici, partout, malgré la pluie et les fringues mouillées, j'ai couru, pas seulement pour la chambre, pas seulement pour la partie de nuit pour laquelle je cherche une chambre, mais j'ai couru, couru, couru, pour que cette fois, tourné le coin, je ne me trouve pas dans une rue vide de toi, pour que cette fois je ne retrouve pas seulement la pluie, la pluie, la pluie, pour que cette fois je te retrouve toi, de l'autre côté du coin, et que j'ose crier : camarade !, que j'ose prendre ton bras : camarade !, que j'ose t'aborder : camarade, donne-moi du feu, ce qui ne te coûtera rien, camarade, sale pluie, sale vent, saloperie de carrefour, il ne fait pas bon tourner ce soir par ici, pour toi comme pour moi, mais je n'ai pas de cigarette, ce n'est pas tant pour fumer que je disais : du feu, camarade, c'était, camarade, pour te dire : saloperie de quartier, saloperie d'habitude de tourner par ici (manière d'aborder les gens !), et toi aussi tu tournes, les fringues toutes trempées, au risque d'attraper n'importe quelle maladie, je ne te demande pas de cigarette non plus, camarade, je ne fume même pas, cela ne te coûtera rien de t'être arrêté, ni feu, ni cigarette, camarade, ni argent (pour que tu partes après !, je ne suis pas à cent francs près, ce soir), et d'ailleurs, j'ai moi-même de quoi nous payer un café, je te le paie, camarade, plutôt que de tourner dans cette drôle de lumière,— viens, on ne reste pas ici, on tomberait malades, à coup sûr — pas d'argent, pas de travail, cela n'arrange pas les choses (je n'en cherche pas vraiment, ce n'est pas vraiment cela, mais je te paie un café, camarade, j'ai de quoi, je ne dis pas le contraire maintenant), car, au premier coup d'œil, ce n'est pas l'argent, ni toi, ni moi, qui nous cloue au sol !

Marion Aubert – D  b  cle   PISE 23

Dans lequel Camille pousse Charlotte dans les décombres.

CAMILLE.

Bébé. Tu vois bébé.   a c'est un cadavre. Tu vois, lui, il est devenu fou parce qu'il a eu peur du bombardement.   a fait ça la guerre, bébé. Tu vois. C'est joli. Et là ! Tu vois bébé ! Là, ce sont des gens qui fuient parce qu'ils ont peur ! Ils n'ont plus rien tu vois ! Juste des vieilles charrettes ! Et là, tu vois, c'est ton   cole. Elle est détruite. C'est là que tu vas apprendre à lire. Moi, c'est ici que j'ai appris à écrire avec Martin. Mon copain. Un bon copain. Toi aussi, tu auras des bons copains comme Martin. C'est important les bons copains, ma fille. Pourquoi restes-tu toujours seule dans ton landau ? Il faut te tourner vers les autres, ma fille. Et là tu vois là-haut sur la colline, c'est la grange de madame   lise.   a fume. Il y a eu une perquisition des Allemands. Ils ont trouvé trois juives dans le saloir. Je ne sais pas du tout ce qu'ils vont faire à madame   lise. Elle est en prison maintenant. C'est ça la guerre, ma fille. Tu vois comme c'est beau. Et là. Regarde ! Une coquille d'escargot ! Et là tu vois c'est une pauvre. Elle a reçu de l'acide sur le visage. Elle mendie là tous les jours. Tous les jours avec des enfants différents. Je ne sais pas du tout ce qu'elle fait là. Elle n'est pas du tout de notre époque. Tiens. Tu peux lui faire coucou. Fais-lui coucou ! Coucou ! Madame ! Coucou ! Elle ne comprend pas le français de toutes façons. Et là ! Qu'est-ce que je vois ?! Un pigeon mort ! Ooooooh ! Là, c'est une   glise. Il ne faut surtout pas y entrer, ma petite fille. Il y a eu des atrocités perpétrées à l'intérieur de mon   glise. Viens. On va passer par le cimetière. J'adore les cimetières. Tu as faim. Tu as faim, ma chérie. Tiens. Viens t  ter maman. C'est bon. C'est bon, ma chérie. Bon. J'en ai marre. Allez. On roule. Viens. On va chercher papa. Peut-être papa est-il dans les décombres ? Rémy ! Un bel homme ton père, ma fille. Une sorte d'acteur pasolinien. Brut. J'ai été très amoureuse de lui. Tu as été très désirée tu sais, ma petite fille. Tu l'aurais vu lorsque je lui ai annoncé la nouvelle ! Il est all   fumer à la fenêtre. Pensif. Et j'ai su qu'il était content. Fier de moi. Fier de nous. Fier de notre famille. Ah ! Zut ! J'ai roulé sur un cadavre. J'espère que ce n'était pas celui de ton père. Ah non.   a me dégoûte. Cette balade était vraiment une très mauvaise idée. Non. Tu as raison ma fille. L'  cole n'était pas mixte en 1934 mais j'étais pourtant amie avec Martin ? Tiens. Ce doit être encore un enfant perdu. Tu sais, il y a eu quatre-vingt-dix-mille enfants perdus pendant l'exode. Tu vois. Eux non plus, ils ne trouvent pas leur papa. Tout le monde cherche quelque chose. Mais quel est ce bruit atroce ? Ah oui. Rien. C'est rien. Une attaque des Junkers Ju

87 "Stukas". N'aie pas peur. Pleure pas, bébé. Ça va passer. Ça passe. Pleure pas, mon bébé. Pleure pas. C'est ça la guerre. Tu n'es pas née au bon moment mais je te le promets, tu ne vas plus connaître ça toi, jamais. On va plus connaître. C'est la dernière. Après, tout va aller bien. On va pas connaître, nous. La guerre va devenir lointaine. Une image. Tes enfants ne comprendront pas. Ça va s'effacer. Tomber dans l'oubli. Les enfants perdus n'existeront plus. Seul peut-être cette femme au visage dévasté par l'acide sur le trottoir mais sinon rien qui pourra nous rappeler la guerre. Rien. Rien. Rien. Enfouie. Souterraine. Finie, la guerre. Tu boiras du Coca en terrasse avec tes enfants. Regarde ! Le jour se lève, ma fille. Regarde comme le ciel est beau, ma fille. Bleu layette ! Exactement comme tes petits chaussons ! Comme tu es assortie avec le ciel, ma fille ! Comme tu es assortie !

Marion Aubert – Orgueil poursuite et décapitation

LA FILLE. Bon. Maintenant, on va faire une promenade. Tu m'interviewes sur les bords de la Seine. Les quais de Seine, c'est à Paris, tu m'interviewes, ce n'est quand même pas très compliqué. Voilà. Tu marches à mon rythme, et tu fais très attention à ma robe. Maintenant, tu es mon assassin. Tu demandes une rançon. Allez. Tu appelles ma mère pour obtenir une rançon. Tu camoufles ta voix pour la rançon. Tu ne feras jamais de théâtre dans ta vie, mon pauvre. Tu ne seras jamais acteur, acteur, acteur. Moi, je serai actrice, actrice, actrice, ah ah, donne-moi ma cape. Toi, tu ne feras rien comme métier. Je n'ai pas d'idée de métier pour toi. Tu seras banquier au guichet. Tu feras la queue toute la journée comme ton père, avec des petites gouttes sur le front. Ou bien alors, tu ouvriras des huîtres toute la journée sur la place pour les riches. Ça sera ça, ta vie. Ecailleur d'huîtres. Et pendant ce temps, tu penseras à moi devenue actrice. Et puis un jour, tu me vois passer, je suis belle au bras d'un auteur célèbre. (Rémi De Vos, par exemple.) Au bras de Rémi De Vos je te passe devant, je repasse dans le quartier, je m'arrête à ton stand pour acheter des huîtres, et je ne te reconnais même pas, c'est ça la vie mon vieux. « Je voudrais un plateau, ça te dit, mon ange ? Je nous fais livrer un plateau pour ce soir. Vous livrez ? », je dis comme ça. « Vous livrez ? » avec ma petite bouche, et ma voix si spéciale de théâtre, ma voix singulière, unique, et à ce moment-là, tu me rappelles quelqu'un, je le dis : « C'est drôle, vous me rappelez quelqu'un ! » À ce moment-là, tu deviens tout rouge : « Je suis Léo ! » « Comme ça, tu es devenu écailleur d'huître, c'est formidable, si tu savais comme ta vie m'intéresse, viens donc boire un verre à la maison, ta vie va sûrement intéresser mon ami auteur, il est auteur, il écrit des livres, tu comprends, tiens, je te griffonne mon numéro. « Léo, oh Léo ! », je dis ça plusieurs fois dans la poissonnerie : « Oh, Léo ! », je me retourne pour te faire des petits signes, tu es rouge, rouge, Léo, tu as une bosse sur ton pantalon, après, tu viens chez moi, je t'invite, et mon ami auteur n'est pas venu, je dis : « Oh, quel dommage, mon ami auteur n'est pas venu et tout ce beau plateau juste pour moi, il a tellement d'inspiration il doit écrire, il est pris toute sa soirée, alors comme ça, tu es devenu écailleur toute la journée, Léo ! » Je dis, et je suce un petit bigorneau, et pendant ce temps-là, je mange des moules, et toi, tu me regardes, tu es fasciné

« Ça suffit, Léo, tenez-vous, oui oui, mon ami auteur pourrait surgir à tout moment, un peu de retenue ! », je dis ça, mais toi, tu ne peux pas te retenir, devenu adulte, tu ne peux pas te retenir, tu as tellement attendu depuis notre enfance tous les deux, nos petits jeux, alors là, hop hop hop, tu veux saisir

l'occasion , c'est ta chance, mais moi, je te résiste, je te dis : « Non non non ! » Mais toi, tu insistes, et moi, je te guide parce que je suis experte, je te montre tout, tout, je dis « Léo, Léo ! » Tu me dis : « Je dois ramener la facture, signez-moi mon bon de livraison ! » « Léo, je ne sais pas comment va finir notre histoire ! » « Mélodie ! », tu m'appelles Mélodie : « Oh Mélodie, Mélodie ! » Mon nom d'actrice, tu me dis : « Mélodie, Mélodie, pourquoi est-ce que tu as brisé ma vie avec un Rémi De Vos un auteur dramatique ? » Tu dis ça. « Tu es jaloux, Léo ? », je dis ça. « Hein, hein, tu es jaloux, Léo, tue-le. Tue-le par amour pour moi, si tu m'aimes, tue-le. Tiens. Prend cette arme, et va le tuer, Léo. C'est lui. Je l'entends. Il arrive. C'est lui. Cachons-nous, et tue-le d'un coup sec. »

Alexandra BADÉA – Je te regarde – 2015

4. Utilisateur numéro X 1983-0406-4965-1

Je te regarde /
Assis dans une salle de conférence
Aux chaises truffées de capteurs qui mesurent
La concentration, la compréhension, l'attention /
Tu adaptes ton discours en fonction des paramètres qui glissent sur ton écran
Tu es assis à l'autre bout du monde dans un bureau confort
Et ici on te voit en grand écran /
Je te regarde /
Et essaie de comprendre /
- Nous sommes entrés dans une autre ère
On ne surveille plus
On ne contrôle plus
On prédit /
La société de clairvoyance/
On neutralise l'évènement
On neutralise le temps
On neutralise l'accident /
Suppression définitive de la catastrophe
Anticipation des actes
On peut le faire maintenant /
Vous êtes les premiers acteurs de la pensée assurancielle

Je te regarde sans trop comprendre /
Ton visage ne bouge pas
Ta voix est monotone
Je me demande si tu existes vraiment/
Tu me regardes aussi
Comment est-ce que tu me vois ?
Pourquoi tu le fais ?
Mon fauteuil a dû balancer sur mon taux d'adhésion au discours /
Tu continues à me regarder et tu me parles

-Vous travaillez dans une zone de sécurité sensible.
Tu marques une pause et tu continues à me regarder

-Vous êtes d'accord ?

Ils disent oui
Je ne dis rien

-Vous là-bas au fond... On est d'accord ?

-On l'est

-Dans une zone de sécurité sensible la catastrophe est partout. On est d'accord ?

- Oui

-L'être humain est réduit à sa propre subjectivité. Ses facultés décisionnaire ne s'élèvent pas aux facteurs de risque. On est toujours d'accord ?

-On l'est.

-L'agent de sécurité est un être humain...

-Il l'est...

-Il peut se tromper...

-Il peut...

-Mais dans une zone de sécurité sensible on ne peut pas se tromper. On a pas le droit à l'erreur. Pas d'incident possible. Alors il faut réinventer le contrôle. On ne peut plus se baser sur le regard, la vue, la fouille, mais on peut se baser sur le calcul de la prédictibilité. Vous voyez ce que je veux dire ?

Je ne vois pas du tout ce que tu veux dire

Et je me demande pourquoi on ne rentre pas dans le vif du sujet

- [...] On met en place des programmes de reconnaissance de comportement. Des caméras installées partout dans l'aéroport et dans les zones limitrophes vont capter et analyser les comportements suspects. On aura une réponse immédiate et sans erreur. [...] Le contrôleur n'a qu'à regarder son écran. Le logiciel lui dit ce qu'il a à faire, qui il doit contrôler, comment... Toutes les réponses sont là. Plus de décision à prendre. Plus d'interprétation. Plus de stress. Plus d'erreur. Pour une fois on peut faire confiance aux machines. [...]

Je compte sur vous pour passer l'info dans vos équipes et pour bien former les effectifs.

N'oubliez pas

La clef de la compréhension

La société de clairvoyance

On neutralise l'évènement

On neutralise le temps

On neutralise l'accident

Suppression définitive de la catastrophe

Je te regarde

Mais tout d'un coup je n'ai plus rien à voir

La connexion est supprimée

L'écran s'enroule

Et devant moi je vois la piste d'aéroport /

Je reste vingt secondes scotché à l'image

Et ensuite je me lève

Je sors de la salle

Et une phrase tourne encore et encore dans ma tête

Suppression définitive de la catastrophe

Angelica Liddell – Tout le ciel au-dessus de la terre

Je ne veux pas être comme toutes ces geignardes qui se bourrent de cachets pour dormir.

Je ne veux pas être une de ces dames pleines d'espoir,

qui rêvent,

qui puent la pisse mais qui gardent l'espoir,

qui se frottent le vagin à la première queue venue mais qui dans le fond nourrissent d'autres espoirs. Des secondes chances et autres saloperies.

Je ne veux pas être une de ces femmes pétries de sentiments,

qui ont besoin de sentiments à toute heure,

qui n'ont pas d'autre argument que les putains de sentiments,

qui ont besoin de nettoyer les chiottes par amour, et pas juste parce qu'il faut les nettoyer, avoir des chiottes propres et basta.

Nettoyer des chiottes, ce n'est pas aimer.

Je ne veux pas être comme toutes ces femmes qui accusent les hommes de leur malheur,

de leur solitude,

qui accusent tout le monde

au lieu de reconnaître qu'elles sont vieilles, laides et stupides

et qu'elles sont épuisées,

et qu'elles croulent sous leurs enfants qui les rendent encore plus vieilles, plus laides et plus stupides. Le supplément de dignité ne les sauve même pas. Être mères ne les sauve même pas.

Elles ne comprennent donc pas que c'est comme ça, un point c'est tout?

Elles ne comprennent donc pas que la laideur et la mesquinerie sont irréversibles?

Elles ne comprennent donc pas que la mort de la jeunesse est irréversible?

Je n'ai pas la moindre foi dans ce qu'on appelle << beauté intérieure >>.

Il y a encore des imbéciles convaincus de pouvoir apporter mieux que la jeunesse et la beauté. Apporter quoi, bordel ?

Dù pathétique ?

Comment comptent-ils se rendre intéressants? En racontant leur triste vie ?

En brandissant leur supplément de dignité ?

Un cancer, un viol, un suicide?

Avoir à portée de main le catéchisme social ? Donner de l'argent aux pauvres, se rendre au chevet des infirmes, sauver l'humanité, ou écrire un poème pour Noël ?

Ou peut-être lâcher ce lieu commun dégoulinant : « Ce qui compte, c'est l'expérience. »

CE QUI COMPTE, C'EST L'EXPÉRIENCE. Alors que c'est justement l'expérience qui nous rend misérables et rancuniers.

Il n'y a rien, rien, rien qui brise autant l'espoir et l'innocence que la putain d'expérience.

Tu me fais chier avec ton paquet d'années et ta putain d'expérience.

Tu veux que je te dise ce que tu es en train de faire ?

Tu camoufles ton incapacité, ton impuissance, ton échec cuisant et ton immonde décrépitude en répétant à tout le monde que «ce qui compte, c'est l'expérience ».

Vous êtes tous des fils de putes - Rodrigo Garcia

Il fait chaud, ce doit être l'été, je suppose, je suis un enfant

J'ai une carabine entre les mains

Je suis dans l'arrière-boutique du magasin de mes parents: une petite épicerie de quartier

Il y a, dans cette pièce peinte en vert répugnant plusieurs cartons de couleur blanche, et dedans 36 boîtes de tomates

avec des tomates grossièrement dessinées sur le papier vert

qui enveloppe les boîtes

et il y a un matelas défoncé, vert à rayures, où mon père vient de se faire enculer

par un employé – un tapineur

Je joue avec la carabine et, comme c'était à prévoir,

le coup est parti

Je ne me fais pas le moindre mal, pas encore

Comme c'était à prévoir

[Action baiser-gifle.]

Il fait jour, il fait beau, j'ai 11 ans

Au même endroit que tout à l'heure, l'arrière-boutique répugnante peinte en vert répugnant

La porte est pleine de trous, des trous plein le bois

il y a du sang, on s'est battu

à coups de poing, à coups d'objets

capables de casser une porte en bois

de lui ouvrir une brèche

d'où on peut

tout espionner

Sur le matelas vert répugnant

les trous

Ces coups de carabine

mon père a dit qu'il a failli
commettre un crime
nous changeons de quartier déménagement numéro trois

[Action baiser-gifle.]

Il fait beau, j'ai plusieurs pulls et une veste
d'uniforme pour l'école
pantalon gris
cravate à nouer soi-même
- pas de ces élastiques avec un faux nœud accroché –
J'ai peur d'être adolescent:
j'ai remplacé ma cravate bleu marine
avec un faux nœud accroché
à l'élastique que l'on dissimule sous le
col de la chemise bleu ciel
par une cravate à nouer soi-même
je suis presque un homme
ma bite, par contre,
elle durcit depuis que j'ai
cinq ans

[Action baiser-gifle.]

Je reviens de la Fac, au beau milieu de la nuit
et le chien qui m'avait accompagné toute mon enfance est couché devant cette
même putain de porte
de ce même putain de quartier de mon même
putain de numéro de ma même
putain de couleur rouge de mes mêmes
putains de pavés, boue, ciel
de ma putain de maison
Un crime signé la Mairie
La Fourrière
Envoyer du gaz sur nos chiens
les *gazer*
est considéré comme un
service public
si nos chiens se baladent dans les rues à minuit
Jamais jusqu'à aujourd'hui je n'ai laissé couler une putain

de larme pour ce putain de chien
son cadavre me dégoûte
il est raide
congelé
et il a de la bave congelée
sur le museau
pour moi le museau du chien c'est
sa bouche
ceux qui disent le museau n'ont jamais eu de chien
je monte les escaliers de chez moi
mon père dort, ma mère aussi
ma mère me laisse un repas tout prêt moi je laisse à côté des assiettes vides
fameux, ce dîner au petit matin le chien est en bas
mort

[Action baiser-gifle.]

Je suis dans un autre pays, je suis un homme, j'ai fait les
choses
qu'un homme doit faire
j'ai des clés, des cartes de visite,
ma mère m'envoie une lettre :
le chien qui avait remplacé le chien assassiné il y a 12 ans
est mort
Il était très vieux
il a attendu jusqu'à l'ultime caresse
de ma mère, le matin à la première heure et il a crevé sans toucher à son repas
Il a tenu jusqu'à la
répétition du matin, en attendant
qu'elle descende avec sa casserole
pleine de riz et de viande
Felisa l'a mis dans un sac en
plastique puis elle a dit à Emilio, mon père: le chien est
dans un sac en plastique à côté de la voiture et du moteur qui pompe l'eau de la
terre pour l'amener jusqu'à la citerne:
enterre-le

HILDA de Marie Ndiaye

MME LEMARCHAND..

Oui, Oui... Mais, finalement, monsieur Meyer, finalement peu importe les petits travaux. Je me suis laissé dire que vous avez une femme qui ferait mon affaire. J'espère que votre femme est disponible, j'espère qu'elle est courageuse et dure à la tâche, et propre, propre surtout. Je ne supporte pas autour de moi ce qui ressemble, de près ou de loin, à du laisser-aller. Mais on m'a dit que votre femme est propre et vaillante et qu'elle s'appelle Hilda. Est-il exact qu'elle s'appelle Hilda ? Comment cela est-il possible? Hilda.

Celle que nous avons jusqu'à présent s'appelait Monique. Et nous avons eu Françoise, Consuelo, Brigitte, Yvette, Françoise, Brigitte. Jamais aucune de nos femmes ne s'est prénommée Hilda, jamais. Hilda. Voilà pourquoi je vous ai appelé avant tout autre, car vous savez que ma liste est longue de toutes les familles auxquelles je peux offrir cet emploi, ici, dans notre petite ville. Aucune femme n'a jamais refusé de travailler pour nous. Cela ne se produira pas. Nous sommes des gens cultivés, monsieur Meyer, et profondément sensibles à la détresse humaine. Aussi je veux Hilda.

Je veux porter secours à Hilda, pour peu qu'elle soit vaillante et raffinée. On dit d'Hilda qu'elle est bien éduquée, polie, parfaitement convenable. Je veux l'aider. Je lui offre cette place chez moi.

- Les enfants ne sauraient être un obstacle pour me céder Hilda, Franck. La crèche peut les accueillir, je me suis renseignée. Il n'y a aucun problème. - Dites-lui que vos enfants seront mieux à la crèche qu'à la maison toute la journée, persuadez-la de ceci au moins. C'est la vérité. Qu'Hilda sache bien qu'elle compte déjà beaucoup

La crèche recevra vos deux enfants, ils me l'ont assuré. Je sais tout et je me suis occupée de tout. Mais il me faut une femme immédiatement. La énième Brigitte que nous avons a dû rentrer au Mali. On ne lui a pas permis de rester et d'obtenir des papiers. C'est une honte que ces lois. Cette Brigitte était très correcte, travailleuse, modeste. Cependant Hilda lui sera supérieure, j'en suis convaincue, en grâce et en efficacité. Brigitte se plaisait chez nous mais elle a dû rentrer au pays, alors je ne veux maintenant de femme que Française et je veux Hilda. Hilda. Je suis fatiguée des Paulette et des Marie-Thérèse et, par ailleurs, il me faut absolument quelqu'un, une femme de corvée et de devoir, une femme de service. Je ne peux vivre sans une femme de ce genre à la maison. Ces femmes, monsieur Meyer, que j'emploie, font de moi leur esclave, puisque je ne peux me passer de les avoir. A quoi ressemble Hilda?